

Carlo Sgorlon
L'armata dei fiumi perduti,
Milano, Arnoldo Mondadori, 1985

1944 — 1945 : le Haut-Frioul, en Italie nord-orientale devient le « Kosakenland » promis par les nazis au peuple cosaque. De 18 à 20 000 cosques y affluent à la fin de l'été 1944¹.

C'est un épisode authentique peu connu de la deuxième guerre mondiale qui constitue la trame du roman de Carlo Sgorlon *L'armée des fleuves perdus*, et c'est un bien étrange spectacle qui s'offre aux yeux de Marta, son héroïne. A la gare d'un petit village frioulan, par trains entiers, débarque tout un peuple : les Cosaques, ancienne armée du Tsar, indésirables dans la Russie soviétique, alliés des nazis et par conséquent des fascistes de la République Sociale de Salo. Contraints d'évacuer la Biélorussie, les Cosaques, sous protection nazie, sont convoyés vers la Pologne et de là vers l'Italie. Ils pourront — leur promet-on — s'y installer. Sous la conduite du Général Krassnoff, Ataman des Cosaques du Don, les unités cosaques en Frioul ont pour mission d'entraver les actions des résistants antifascistes italiens, lesquels sont aussi le prolongement de la guérilla communiste en Yougoslavie : en effet, l'activité hostile de ces groupes de partisans empêche les troupes allemandes de rejoindre par Udine et Padoue le front de l'Italie méridionale².

Marta ignore ces données. Elle voit en quelques heures son village et le torrent qui le longe revêtir un aspect insolite :

« Ils étaient irrésistiblement attirés par les eaux. [...] Sur les prairies herbeuses, en pente douce vers le fleuve, ils dressaient les « yourtes », vastes et circulaires [...] »

« Des files de charrettes, de chevaux, de soldats, d'enfants et de femmes, de tout âge, subdivisés en groupes d'après la couleur des bandes des pantalons, se formaient et suivaient des directions différentes. »

1. Cf. Pier Arrigo Carnier, *L'Armata cosacca in Italia, 1944-1945*.
2. Cf. *ibid.*, p. 31.

« Certains avaient les yeux nettement orientaux et des moustaches noires et tombantes, car c'étaient des Mongols ou des Tartares. Au milieu des nombreux chevaux, il y avait même quelques chameaux et dromadaires³. »

Voilà le paysage alpin transformé en étendues sibériennes ou asiatiques !

« D'où venaient-ils ? C'étaient des Cosaques du Don, de la Volga, du Donets, du Kouban, de tous les fleuves où avaient combattu les Italiens en Russie » [...] « Ils venaient d'Ukraine, des steppes ou des Terres Noires. Beaucoup provenaient même de plus loin, car il y avait aussi les Cosaques sibériens du Baïkal, de l'Oussouri, et de l'Amour⁴. » C'est Haha, un vieux Tzigane, qui donne ces informations à Marta.

Des rapports avec la population du village frioulan s'instaurent tant bien que mal : les Cosaques font des incursions dans les maisons, réquisitionnent le fourrage pour leurs chevaux, exigent du vin, malmènent une jeune fille qui n'y survivra pas...

« Ils s'emparaient de ce qui leur était utile et c'est tout, sans arrogance, parce qu'aussi personne n'osait s'opposer à eux ; ils le faisaient avec un naturel calme et total, comme s'ils étaient dans la cour de leur maison, dans les "stanitse", le long du Terek⁵. »

La cohabitation se poursuit au fil des saisons, ponctuée de heurts avec les partisans italiens.

Cependant, le rêve d'une terre d'accueil, d'un « Kosakenland » définitif au terme d'une errance de plusieurs années s'estompe car la guerre touche à sa fin ; les nazis en pleine débâcle abandonnent les Cosaques à leur sort, c'est-à-dire aux négociateurs alliés et singulièrement aux Anglais. Le destin incertain des Cosaques devient pour Carlo Sgorlon la métaphore du devenir des « hommes modernes ». Gavriila, un Cosaque ami de Marta, se désespère : « Pour lui, Ithaque n'existait plus, ni au Frioul, ni en Russie, ni en France. [...] Il s'était forgé la conviction [...] que non seulement pour le peuple « Kasàk » il n'y avait plus de patrie, mais aussi pour les hommes modernes. [...] L'homme moderne ne savait plus où aller, car il ne croyait plus aux choses et aux idées. Il n'était plus capable de pensées simples et essentielles, et c'était un être égaré qui naviguait sans but, parmi des Circé et des monstres à l'infini⁶. »

La retraite des Cosaques sera effroyable. Au début de l'été 1945, les Cosaques harcelés par les partisans se mettent en route pour franchir les montagnes et gagner l'Autriche. Mais après ? Sous la pluie froide, dans la brume des montagnes et l'obscurité des forêts bordées de ravins, cheminent des colonnes de charrettes... Les Anglais enlèvent les Atamany cosaques, confisquent aux hommes leurs chevaux, mettent sous séquestre les caisses fortes contenant l'argent cosaque... Il est question de livrer les Cosaques aux Soviétiques !

« Alors des centaines de "Kasàk" cherchèrent un autre genre de fuite, le seul possible resté à leur disposition. Hurlant comme des sauvages, ils se jetèrent depuis les berges dans les eaux glacées de la Drava en crue. Ce fut un suicide collectif, tel que rarement l'histoire en avait connu. Pareille chose ne s'était produite seulement qu'après la prise de Carthage, de Numance ou de Jérusalem⁷. »

D'autres Cosaques se suicident d'une balle de pistolet, se pendent... Quelques — uns réussissent à s'enfuir. Le jeune Ghirei est l'un d'eux ; il revient au village de Marta.

3. *L'armat dei fiumi perduti*, p. 41-43.

4. *Ibid.*, p. 39.

5. *Ibid.*, p. 46.

6. *Ibid.*, p. 234-235.

7. *Ibid.*, p. 284-285.

Le dernier chapitre du roman n'épargne pas Marta : celle qui a accueilli dans sa maison et dans sa vie aussi bien les partisans que les Cosaques est contrainte de se laisser tondre les cheveux...

A la lecture de ce roman épique original, c'est une impression d'étrangeté, tout d'abord, qu'on ressent : cette migration des Cosaques en Italie septentrionale semble une fiction, une composante fantastique. Et pourtant, c'est de l'histoire bien réelle, habilement romancée par un écrivain lui-même frioulan. On a en second lieu le sentiment que Carlo Sgorlon a fait de Marta son interprète : tout en mettant en scène les grands choix politiques de la période, il confère une égale dignité aux partisans, aux Frioulans envahis et aux Cosaques en quête d'une terre.

*Mireille Mugnier,
Lycée Saint-Sernin, Toulouse*